

## Préface



L'ouvrage de Lou Bossis comble un vide tout en participant à une transformation décisive du paysage historiographique et épistémologique. En restituant la présence et l'action des personnes trans – qui ne se nommaient pas encore ainsi – dans les luttes sociales et politiques de la France des années 1970 et 1980, ce travail les aborde comme des actrices et des acteurs de leur propre histoire, en dehors du seul prisme des institutions médicales, judiciaires ou psychiatriques, ni réduites à des objets de contrôle, à des figures pathologisées ou à des problèmes sociaux à résoudre. Lou Bossis revient sur les divers termes employés pour désigner les personnes trans du début des années 1970 à la fin des années 1980 pour « comprendre la modélisation de leur existence comme sujet au sein de divers pans de la société, comme les espaces militants et communautaires ». Il peut ainsi se demander « dans quelle mesure les mouvements sociaux de genre et de sexualité – et les espaces communautaires afférents – participent [...] à l'évolution de la catégorisation des personnes trans des années 1970 aux années 1980 en France hexagonale ». Le livre s'organise autour de quatre focus chrono-thématiques : la transitude et l'horizon révolutionnaire de l'après-68 ; les mobilisations des travailleuses du sexe cis et trans en 1975 ; la manière dont la presse lesbienne

et homosexuelle a construit la figure trans comme objet de débat ; et enfin les associations trans des années 1980, souvent portées par des structures d'entraide liées à la religion ou à des communautés locales.

L'enquête mobilise un large éventail de sources : archives orales, presse généraliste et militante, ainsi que documents audiovisuels : écrire une histoire trans implique d'aller chercher les traces ténues et fragmentaires laissées par les personnes concernées. Il s'agit de rendre audibles des voix longtemps étouffées et de situer les personnes trans dans la continuité d'une histoire militante et communautaire. Écrire une histoire trans, c'est souvent « faire parler le “rien”<sup>1</sup> », c'est-à-dire travailler avec des fragments, des silences, des bribes. Loin de constituer un obstacle, cette difficulté devient une ressource pour l'historien·ne : elle oblige à inventer de nouvelles manières de croiser les sources, de lire les archives contre elles-mêmes, de déceler dans les interstices des traces de subjectivités trans. Un autre enjeu est celui de l'invisibilisation. Les archives disponibles mettent massivement en avant les femmes trans et les personnes transféminines, tandis que les vécus transmasculins apparaissent à peine. Lou Bossis analyse ce déséquilibre comme un indice des logiques de visibilité et de marginalisation de l'époque. Il montre que des expériences transmasculines existaient, notamment dans les espaces lesbiens, mais qu'elles n'ont pas été nommées comme telles. En révélant ces absences, il ouvre un champ de recherche encore largement inexploré.

L'ouvrage de Lou Bossis participe pleinement au renouvellement historiographique actuellement à l'œuvre. Après les travaux de Thomas Laqueur<sup>2</sup>, de ceux d'historiennes comme

---

1. GILIS Marine, « Faire parler le “rien” », *GLAD ! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, n° 11, 2021, cité par Lou Bossis, p. 28.

2. LAQUEUR Thomas, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

Sylvie Steinberg, avec son analyse du travestissement entre Renaissance et Révolution<sup>3</sup>, ou Florence Tamagne, sur l'homosexualité en Europe au XX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, ont montré combien l'histoire du genre ne peut être appréhendée à partir de catégories fixes, mais suppose au contraire d'en interroger l'historicité. Plus récemment, l'historien Clovis Mailet a démontré que des formes de fluidité de genre avaient été pensées et représentées au Moyen Âge<sup>5</sup>. Lou Bossis prolonge cette dynamique, avec un double déplacement. D'abord, il inscrit l'histoire des transidentités dans le temps court et contemporain, en France. Ensuite, il choisit de se placer du côté des mouvements sociaux plutôt que des institutions médicales. Ce faisant, il décentre le regard et renouvelle radicalement le récit. Cette démarche fait écho aux débats internationaux. Dans le monde anglophone, les *Transgender Studies* se sont affirmées dès les années 1990, avec, entre autres, la chercheuse Susan Stryker que cite régulièrement l'auteur et qui insiste sur la nécessité de produire des savoirs situés pour une meilleure compréhension des transidentités. Car ces savoirs situés ne s'opposent pas à l'objectivation, bien au contraire. Comme l'écrivent Elizabeth Hirsh et Gary A. Olson à propos du travail sur la *feminist standpoint theory* – la théorie du point de vue féministe – de la philosophe des sciences Sandra Harding :

« Les féministes, les antiracistes et d'autres mouvements sociaux ont critiqué la notion d'objectivité de beaucoup de manières, mais ce qu'ils veulent pour la plupart ce sont des descriptions *plus* objectives. [...] Nous n'avons pas besoin de descriptions *moins* objectives,

---

3. STEINBERG Sylvie, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001.

4. TAMAGNE Florence, *Histoire de l'homosexualité en Europe : Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, Paris, Le Seuil, 2000.

5. MAILLET Clovis, *Les genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Paris, Arkhé, 2020.

et nous n'avons pas besoin de descriptions *subjectives*. Le problème est que nous *avons eu* des descriptions subjectives<sup>6</sup>. »

Autrement dit, c'est bien parce que les mouvements sociaux ont besoin de descriptions plus objectives que l'ouvrage de Lou Bossis constitue un jalon important dans une historiographie qui se veut critique, attentive aux voix marginalisées, et soucieuse de déconstruire les catégories figées. L'auteur ne se contente pas d'apporter de nouvelles données : il transforme notre manière de concevoir l'histoire des transidentités, en la pensant comme une histoire des interactions, des circulations et des pratiques collectives.

L'un des apports majeurs de ce livre est d'affronter les questions épistémologiques que soulève l'écriture d'une histoire trans. Comment écrire une histoire des transidentités dans les années 1970-1980, quand les mots mêmes pour les dire étaient absents ou instables ? Comment parler de transitude à une époque où l'on utilisait des termes comme « travesti », « transsexuel·le » ou « folle » qui ne correspondent pas à nos catégories actuelles ? Lou Bossis choisit de tenir ensemble deux exigences : restituer le vocabulaire des acteur·rices de l'époque et mobiliser nos outils analytiques contemporains, les réalités trans du passé, se rapportant ainsi aux transgressions « de la bicatégorisation de genre et de la sexualité, introduisant ainsi une fluidité de genre manifeste ». Il assume le caractère rétrospectif et anachronique du terme « trans », tout en maintenant une distance critique. C'est un choix méthodologique fort : il permet de rendre visibles des pratiques de subversion de genre qui, sans ce geste, resteraient invisibles, tout en évitant de plaquer nos catégories actuelles sur

---

6. HIRSCH Elizabeth et OLSON Gary A., « Starting from Marginalized Lives: A Conversation with Sandra Harding », *JAC. A journal of Composition Theory*, vol. 15, n° 2, 1995, p. 193-225.

le passé. C'est pourquoi cette recherche n'est pas seulement une contribution empirique, elle pose des questions épistémologiques centrales : elle rappelle que l'histoire n'est jamais neutre, qu'elle est toujours écrite à partir de catégories situées dans le temps et l'espace, et que la tâche de l'historien·ne est d'articuler ces catégories avec celles du passé, en tendant vers l'objectivation à l'aide d'une méthodologie historienne rigoureuse.

Enfin, ce livre invite à réfléchir à la place des études trans dans le champ académique contemporain. Car la production du savoir n'est pas déconnectée des conditions matérielles et institutionnelles dans lesquelles elle s'inscrit. Or, en France, les études trans restent largement marginalisées. Comme les études féministes ou postcoloniales, elles doivent lutter pour exister, pour être reconnues, pour ne pas être reléguées au rang de champs « secondaires » ou « militants<sup>7</sup> ». Tandis qu'elles sont vilipendées médiatiquement à l'initiative de l'extrême droite et de la droite qui agite toutes sortes de paniques morales autour des droits sexuels et reproductifs ou de l'Éducation à la vie affective relationnelle et sexuelle (EVARS), les études trans souffrent d'un manque de reconnaissance institutionnelle, de financements, de postes, et elles sont souvent tenues à distance des grands débats académiques. En outre, les chercheur·es trans qui s'engagent dans ce champ se heurtent à des obstacles multiples : transphobie, suspicion de partialité, difficultés de financement, invisibilisation de leurs apports, comme le soulignent notamment Karine Espineira et Maud-Yeuse Thomas<sup>8</sup>.

Pour conclure, avec ce livre, Lou Bossis offre une contribution essentielle à l'histoire des transidentités et, plus largement,

---

7. CELESTINE Audrey, HAJJAT Abdellali et ZEVOUNOU Lionel, « Rôle des intellectuel·les, universitaires “minoritaires” et des porte-parole des minorités », *Mouvements*, 12 février 2019.

8. ESPINEIRA Karine et THOMAS Maud-Yeuse, « Études trans : interroger les conditions de production et de diffusion des savoirs », *Genre, sexualité et société*, n° 22, 2019.

à l'histoire des mouvements sociaux en France. Mais il fait plus encore : il propose une manière renouvelée d'écrire l'histoire et s'inscrit ainsi dans la dynamique historiographique actuelle, attentive aux savoirs situés et à la place des personnes dites « enquêtées » dans les dispositifs de recherche, en particulier lorsqu'il s'agit du très contemporain. Enfin, et peut-être surtout, il nous rappelle que l'histoire n'est pas seulement un récit du passé : elle est aussi une ressource pour penser le présent et construire l'avenir.

Fanny GALLOT,  
historienne, maîtresse de conférences  
à l'université Paris-Est Créteil (UPEC)  
et chercheuse au Centre de recherche  
en histoire contemporaine comparée (CRHEC).